

L'usologie : un survol

L'usologie a pour but de recentrer notre vision du monde et notre pratique sur la maîtrise des seules choses que nous puissions *mettre en observation* à titre de faits et *observer* en tant que règles. Des façons de faire, de se faire : *des usages et rien d'autre*.

De notre usage du monde, de la façon dont nous le connaissons et le transformons, quelle maîtrise avons-nous ? Quelle maîtrise pouvons-nous avoir ?

I

Se recentrer sur *les usages* et leur maîtrise offre une première surprise : celle de s'accorder avec le mode d'attention que nous portons spontanément à tout ce qui se présente, polarisé par des façons de faire, de se faire, l'environnement dont participent ces différentes façons de faire ou *usages* et la capacité qu'ils ont de se reproduire ou changer :

L'usologie est la science au monde la mieux partagée.

A tout moment, nous en faisons sans le savoir, dans plusieurs registres simultanés. Chaque fois que notre regard se pose sur une *chose*, nous « voyons » ce qu'elle *fait*. Elle fait par exemple ce qu'on appelle *une table*. Nous vérifions le programme, l'hypothèse de travail résumé par son nom : celui de faire-table, *usage de « table »*. Nous intégrons mentalement ses différents composants, la forme qu'elle a, ce qu'elle fait là, nous convoquons les informations dont nous disposons au sujet de l'atelier ou de l'usine dont elle sort, des magasins où on l'achète, de quelle époque elle date. Nous « voyons » qu'elle fait usage de matériaux connus ou nouveaux, classiques (du bois) ou modernes (du plastique, du métal). Nous sommes sensibles aux signes d'appartenance à tel milieu, à sa fonction utilitaire ou décorative, nous « aimons » ou n'aimons pas les matériaux qu'elle utilise. Elle rappelle, suggère, des objets parents, des aventures que nous avons eues avec d'autres éléments de mobilier reçus en héritage, démantibulés par les enfants ou pieusement conservés dans la famille. La façon dont elle est disposée confirme ou surprend l'usage habituel. Fait-elle bonne figure dans l'ensemble des autres objets et des fonctions ou usages les accompagnent ? Nous remarquons qu'elle est bancale, fragile, qu'un de ses pieds a été attaqué par les vers, qu'elle a déjà beaucoup servi, ou, s'il s'agit d'une table de collectivité, qu'elle peut facilement se nettoyer, se déplacer, se retourner ou s'empiler en attendant la prochaine réunion. A travers cette table nous en imaginons d'autres, ayant d'autres formes et propriétés, répondant encore mieux à leur usage dans tel environnement d'usages ou des environnements différents.

Un animal, un arbre, une odeur, telle personne, tel comportement, un texte, un discours, une mesure gouvernementale, telle institution, tel effet physique, enclenchent, rappellent des ensembles d'observations ou expériences similaires et en perpétuelle reconstruction. Quel nom donne-t-on à ce que nous les supposons, dès le premier « regard », pouvoir répéter ? L'attention qu'ils éveillent, en parler, rassemble ce que nous en « savons » (en avons déjà conclu) leurs usages potentiels, ce à quoi « ils ressemblent ». Elle anticipe sur des usages possibles, sous l'enseigne des façons de *faire*, de *se faire*, de faire usage *de*.

L'usologie dégage les lignes de force de cette enquête informelle et les organise en *méthode d'exploration et de transformation du donné*.

Se recentrer sur la maîtrise des usages conduit à une seconde surprise. Car cette maîtrise est en question, en travail, dans la façon même dont nous mettons constamment à l'épreuve nos différents registres observationnels.

La même hantise d'être pris de court, de ne pouvoir réagir à temps d'une manière pertinente, imprègne la mise en observation stochastique, sans objectif précis, tout autant que le regard professionnel, parental, citoyen. L'attention que nous portons à des *façons de faire* ou de *se faire*, nous permet d'y faire face, de nous y adapter, en en appelant à des usages parents, en « négociant » les capacités que nous avons déjà acquises en la matière. Notre maîtrise de ce qui se fait, des façons de faire, des usages *de*, ne connaît aucun repos. Elle se fait en constante déconstruction-reconstruction, du fait de l'usage que nous en faisons aussi bien que d'usages dans lesquels nous n'avons aucune part mais auxquels sommes obligés de réagir.

L'usologie spontanée se fait tout autant en quête de régularités et de démentis que les sciences et techniques dévolues à des ensembles d'usages précisés par le nom de leur « objet » (*anthropologie, physique, téléphonie*). Elle vérifie des hypothèses stratégiques et en commet de nouvelles. Elle produit des lois particulières, lois d'*usages*, qui couvrent la façon dont « les choses » se produisent habituellement (une pierre coule au fond de l'eau, les poules picorent) et les institutions auxquelles elles donnent lieu (comme la présentation de soi) ou la façon dont les choses sont dénommées. Des « lois » pas toujours formalisées ni formalisables en objurgations et conseils comme *tiens-toi bien sur ta chaise, c'est comme ça qu'on fait*. Leur maîtrise et son partage font l'objet d'une éducation permanente et expliquent [v. début première partie] les différents *rires* que suscitent des usages maladroits, inattendus, détournés, la forme inattendue d'un nuage, un jeu de mots, *les sanglots* qui suivent la perte d'un être cher, *la fureur* de voir détruire ce dont on avait l'usage, *les protestations publiques*, les *explosions sociales* ou *politiques* provoquées par des traitements dégradants, le musellement de l'opposition, le maintien d'institutions dépassées, comme le salariat.

Notre espèce doit comme les autres assumer des contraintes telles que manger, boire, dormir, tenir debout, communiquer. Ces contraintes *usologiques* nous conduisent à faire *certaines usages* des *usages de nature*, métaphoriquement appelées « lois de la nature », tels que les inventorient les sciences de la nature, la chimie ou la physique. L'usologie de ces contraintes, leur stricte observation en tant qu'*usages faits de X*, fait apparaître que

dès sa première occurrence, l'usage se socialise

et que cette socialisation, son partage, en *gage* la maîtrise, *vaut engagement*. Le premier qui le commet le construit en rapport avec les usages ambiants - il *sait*, de conscience « consciente » ou non [: v. première partie, à propos de l'usagier], qu'il s'en inspire, les détourne, les rejette. Il se réjouit des performances obtenues, les communique ou tente de se les réserver. La socialisation des usages est synonyme de *programmation*.

Leur institutionnalisation en tant qu'usages tend à les présenter comme seuls normaux et universellement partageables. Elle en fait des critères de comparaison entre les tribus qui les respectent et ceux qui, à l'intérieur de la tribu, s'y conforment plus ou moins « bien ». Tout usage se transmute donc en message identitaire (symbolique). Il est voué à la construction des « us et coutumes ». A ce titre, il peut donc se voir aussi bien refusé, contenu, combattu, moqué, marginalisé, qu'adopté, cultivé, pris dans des logiques de performance, d'économie de gestes ou de réflexion, qui maîtrisent sa reproduction et l'environnent de normes.

L'usologie étudie la maîtrise des usages à nouveaux frais, en montrant comment elle *joue*, comment elle est *détournée*, comment la récupérer et comment *la libérer*.

La maîtrise des usages joue des différents registres esquissés ci-dessus. La façon dont elle s'exerce tend néanmoins à effet à nier ce qu'elle a pour fonction de maîtriser : que « les choses » n'existent, ne font usage, qu'en puissance de changement.

Troisième surprise. La façon dont nous mettons spontanément « les choses » en observation *teste*, en grande partie à notre insu, la notion que nous avons de certaines régularités, de façons de faire ou de se faire coutumières. Elle se fait toute *conjecturale*.

Les usages qui visent à nous certifier ces constances comme *étant*, enveloppent cette mise en observation. Elle les théorise. L'*uso*-logique spontanée : *comment ça fait, que faut-il pour le faire, qu'en fait-on ?* se fait ainsi constamment dés-orienter ou sur-orienter par l'*esso*-logique (de *esse*, être) : *ceci est, et puisqu'il en est ainsi, il faut nécessairement...* - etc.

L'économie générale de la langue et celle des pratiques interposent un écran verbal de préconceptions à notre accès aux façons de faire et de se faire. Elles travaillent à nous les présenter comme des manières d'*être*, prêtes d'avance, livrables en kit.

Ainsi « le bon sens » auquel Descartes fait appel comme « la chose au monde la mieux partagée » ne fait-il sens, ne fait-il (le) « bon », *bon usage*, que dans la mesure où il présuppose des permanences sur lesquelles prendre appui, qu'il serait possible de découvrir avec une évidence qui ne devrait rien aux outils de la découverte ou de « l'évidence » elle-même, ni à la façon dont les faits entrent dans l'ordre du discours. Lequel doit rendre compte de contraintes usologiques pratiques telles que *le partage* (d'où les identifications généralisatrices, qui épargnent d'avoir sans cesse à établir ce qui fait la singularité des X) et *la distinction* (en quoi X s'écarte-t-il de l'usage courant, commun, se fait-il singulier).

Nous avons du mal à concevoir que les usages sociaux et l'interprétation que nous donnons aux usages de « la nature » résultent de constructions, avec leurs hasards et leur fragilité. Tout semble *fait* pour les oublier et expliquer ce qui les a *faits* tels que nous voyons qu'ils *font* par une nécessité qui les enveloppe de partout. Ainsi croyons-nous couramment « voir » ce qu'ils « sont » et ne le « voyons-nous » avec un semblant de certitude qu'à condition de les *reconnaître*, c'est-à-dire de les garantir sous une étiquette connue - leur nom, leur concept, leur « idée ». Nous croyons les *comprendre* au sens de les prendre avec « leur » réalité. L'histoire sociale, l'histoire naturelle, l'histoire des techniques, introduisent dans l'agencement des possibles et leurs hasards le présupposé, la pré-existence d'orientations « naturelles », de bonnes formes destinées tôt ou tard à être adoptées. S'interroger sur leur construction, et a fortiori la possibilité de se faire différente, exige de prendre du recul, retarde l'action, est ressenti comme *démoralisant*.

L'usage couronné interdit de demander qui l'a fait roi.

Il devient roi de droit naturel. Entre les aléas de sa construction et le moment où il est admis, reçu, *volontarisé*, s'interpose une construction factice, le présentant comme l'effet d'un *devoir-être* et dont ses usagers doivent se satisfaire.

Cette construction légale, létale, essentialisante, tend à expliquer ce qui se fait, ce qui a lieu, par cela même qu'il faudrait expliquer : pourquoi *ceci* se fait-il *celui-ci*, ici et maintenant, et pas un autre. Le célèbre *Eureka !* d'Archimède annule le fait que ce qui a été « trouvé » résulte d'une suite d'opérations et n'a de valeur, aussi bien scientifique qu'humaine, ne « vaut », en toute « maîtrise », qu'à condition de pouvoir être remis en question.

L'usologue s'intéresse tout particulièrement aux tribulations qui résultent de cette perte de maîtrise et à la façon dont elle se rétablit, au risque de nouvelles pertes.

Les usages courants, admis, officiels ou masqués, tenus pour naturels, « essentiels », vrais, évidents, se font en effet périodiquement démentir par l'évolution des usages environnants - et leur propre évolution ! En dépit des efforts pour les conserver, avec leur logistique d'économies techniques (de l'ordre du discours à celui des machines) et leurs avantages politiques, leur théorie trouve un jour ses limites et aboutit à des contradictions. Ils cessent d'« être » (de faire !) la solution. Ils deviennent le problème. La maîtrise qu'on en avait se retourne contre elle-même. La solution du problème donne lieu à une quatrième surprise, car

la maîtrise des usages n'a de pertinence qu'à condition de recentrer l'observation sur leur construction

et donc de privilégier les manières de faire, de se faire, et de désacraliser ce qui en a été fait, leur essentialisation ou naturalisation, en les traitant comme *des manières de faire et rien d'autre*.

Entre le moment où un problème apparaît et celui où il trouve sa solution, on peut distinguer plusieurs étapes.

La première, *essologique*, est marquée par des stratégies magiques et répressives ayant pour horizon ce qui *est* et *doit* (donc) *être* - et son éternel retour. Soumis aux perturbations naturelles, inondations, épidémies, on voit encore prier ou chercher des coupables. Lorsque de nouvelles représentations ou pratiques tentent de corriger les contradictions, les abus d'interprétation, les mésusages, elles sont d'abord enveloppées de silence, puis attaquées de biais, en les ridiculisant ou en attaquant la personne de leurs promoteurs.

Ces réponses magico-répressives s'observent dans des procès comme celui de Galilée et ceux dits « de Moscou », les destructions de machines par les luddistes, les lois sur la presse, ou certaines constructions idéologiques accusatoires, visant à purifier la société des inutiles (débiles), emprisonner les déviants, éliminer les « corps étrangers » (Juifs, Protestants, Gitans), surveiller les classes dangereuses ou éliminer les maîtres de l'heure, nobles ou bourgeois, plutôt que d'observer dans quels ensembles pratiques ou d'usages ils apparaissent comme négatifs ou acquérir les avantages dont ils abusent.

La seconde étape, *pré-usologique*, consiste à faire appel à des usages correcteurs qui ne changent rien au fond et entretiennent la confiance dans les opérations et principes courants. Souvent présentées comme « des alternatives », ces corrections tentent de diminuer les abus sans s'attaquer aux causes. Elles créent des niches de vertu dont les occupants dénigrent les « alternatives » différentes ou essaient de les fédérer en « fronts » sans profondeur, dans les limites desquels ils sont sûrs de recevoir le soutien massif d'autres usagers, sans offenser trop le pouvoir dominant ni exclure d'en recevoir des subventions. Les œuvres de charité, les monastères, les taxations ciblées, la réduction des dépenses, la création d'entreprises autogérées, en donnent des exemples.

Les « alternatives » de cette seconde étape ont néanmoins pour effet de commencer à inverser l'ordre dans lequel sont abordées « les choses ». Leur séduction tient en effet à des pratiques dont la différence rappelle aux usagers qu'ils sont les pratiquants d'un « ordre » qui ne fait jamais qu'un certain château de cartes d'usages.

La troisième étape, *usologique*, met cette organisation en question en révélant, par des voies sensibles ou argumentées, ce qu'ont d'insuffisant ou de contre-productif l'usage d'un ou plusieurs *postulats pratiques* cachés.

Cette révélation n'exclut malheureusement pas toujours, au moins dans un premier temps, le retour au stade magico-répressif. La violence avec laquelle l'usage ou l'ensemble d'usages épinglés sont dénoncés crée artificiellement de la culpabilité et un cortège de conduites,

agressives de la part de ceux qui ont mis le doigt sur la plaie, et défensives de la part des accusés, retardant d'autant le moment de prendre en mains *des usages et rien d'autre* à travers une mise en observation objective de leurs causes et conséquences.

Or cette objectivité doit répondre à deux impératifs : celui d'étudier sérieusement l'usage ou ensemble d'usages jugés dépassés, et celui d'accepter qu'aucun usage ne sera jamais « pur » ou préservé de toute dérive essologique.

Le premier point conduit à élaborer une méthode d'observation capable de prendre en compte d'une manière exclusive *ce dont il est fait usage* dans tel cas. Le second à un mode de réflexion qui recentre *les usages de la pensée sur la pensée des usages* et traite les produits de « la pensée » (et l'usage même de ce vocable) comme des usages et rien d'autre.

5

« Maîtrise des usages » s'entend en deux sens : A. Relativement à des usages ou façons de faire qui seuls peuvent donner lieu à une mise en observation vérifiable, susceptible d'être contredite. En ce sens, « maîtrise des usages » répond à toutes les exigences de rigueur qu'on attend des sciences. B. Relativement à cette « maîtrise » elle-même, dont la conception (l'hypothèse, la théorie) sans cesse renouvelée doit être considérée elle aussi comme faisant usage et rien d'autre.

A. Les seules informations usologiquement recevables relativement à un « objet » quelconque (« chose », produit ou service, animal ou personne, concept, symbole, théorie) nous ont paru pouvoir se répartir, *méthodiquement*, en deux « champs ».

Le premier satisfait entièrement à ce qu'on attend d'une mise en observation *objective*.

✕ 1. *De quoi X fait-il usage ?* « Il » utilise quoi, selon quels modèles. « Il » a « besoin » de quoi pour exister, pour être conçu, etc. Nous appelons ce cas « le cas sujet » pour manifester qu'au cours de l'analyse, X est considéré comme le sujet de l'action.

Nous avons mis « il » entre parenthèse pour souligner les réserves nécessaires concernant son identification. Elle constitue pour l'usologue une hypothèse de travail - une théorie. La mise en observation usologique méthodique de Dieu, d'un rêve ou d'une table ne préjuge à leur égard d'aucune « réalité » autre que celle des usages qu'ils font et qu'on en fait.

✕ 2. *Quels usages fait-on de X, dans quel ensemble d'usages prend-il place ?* Dans quel environnement d'usages apparaît-il, se fait-il nécessaire ? Cas « complément ».¹

Dès ce premier « champ » il apparaît que

tout X est en puissance de se faire utiliser, et l'usage qui en est fait en puissance de faire varier ce que ce dont il fait usage.

Ainsi disons-nous couramment que le cas sujet « anticipe » sur le cas complément et vice-versa. Pour en rendre compte, nous faisons appel à la figure de l'anneau de Moebius².

Le second « champ » met cette évolution à l'étude sous une forme conjecturale :

✕ 3a : *de quoi d'autre X pourrait-il faire usage et néanmoins conserver son identité* (en tant qu'hypothèse de travail).

✕ 3b. *Quels autres usages X est-il susceptible de recevoir ?* Dans quel autre environnement ?

¹ Nous revenons plus loin sur ses multiples entrées (habitus, domination, « champ », capital culturel, intérêt, reconnaissance, don, singularisation), considérées comme explicatives et que rien n'empêche de soumettre à une analyse usologique.

² Un anneau de Moebius s'obtient en effectuant une rotation à 180° d'une extrémité d'une bande de papier et en la collant sur l'autre. On parcourt en continu les deux longueurs du recto et du verso.

Ce qui résulte de l'enquête conjecturale ne peut subir le même type de vérification que dans le premier « champ » (tenu pour « objectif »). Cette enquête n'en vise pas moins, là encore, des façons de faire ou de se faire, *des occurrences usologiques*, seules susceptibles d'une vérification contradictoire. Son questionnement agit en permanence. Nous la faisons figurer ici en second rang mais elle précède en fait l'enquête objective. (v. 7 et première partie)

6

Sous la forme objective, spontanée ou méthodique (questions 1 et 2), la mise en observation usologique de X peut se déduire, d'une manière triviale, du fait que les usagers posent ou se posent, en toute occasion, la même question - usologique par construction³ :

que faut-il pour le faire ?

Pour faire une table, il « faut » des matériaux en un certain ordre assemblés, mais aussi des outils ou machines, des professionnels, tenir compte de données telles que la pesanteur ou la planéité. Même pour un « objet » aussi connu qu'une table, ce dont il fait usage réserve des surprises. Ainsi cette table ne peut-elle faire la table à quatre pieds qu'elle *fait* (elle pourrait en faire une avec trois), si en amont de l'atelier de menuiserie artisanale ou industrielle dont elle sort, on n'avait planifié les sols sur lesquels elle va reposer.

Ce dont la table que nous avons sous les yeux fait usage ne s'arrête pas non plus aux seuls matériaux qui la composent et à la forme qu'on leur a donnée. Elle fait aussi usage *de la façon même dont elle se fait utiliser*. Elle fait société avec un ensemble d'objets comme les sièges et les armoires, qui font eux-mêmes usage de contraintes identiques. Elle s'associe à un ensemble de signes de distinction sociale, d'époque, etc. *Elle agit en continuité avec les usages qui en sont faits*, sur lesquels elle « anticipe » ou qui « rétroagissent » sur sa fonction et donc sa construction et ses matériaux. Le cas sujet « moi, table, j'utilise » est en prise directe avec le cas complément « les tables se font utiliser ». Le solipsisme n'est pas plus tenable pour des choses que pour les personnes.

Ces remarques valent pour tout autre « objet » d'observation dont la dissection, l'analyse, l'étude intrinsèque, doivent constamment résister à la prise en considération de la façon dont il participe à des « fonctions » ou ensembles fonctionnels – en d'autres termes : à la finalité qui lui est attribuée.

La mise en observations de chacun de ces ensembles, en les soumettant à la question « de quoi X fait-il usage ? », doit à son tour résister à la prise en considérations des ensembles dans lesquels eux-mêmes se font utiliser. Ce qui vaut pour la table vaut pour l'environnement mobilier, soumis à des « raisons » - les usages « finaux » qui débordent de partout les objets mobiliers et ont trait, par exemple à la propriété, la symbolique universelle ou locale, à l'affichage de la classe sociale, à la politique.

Ce recul à l'infini de l'X utilisé par un X utilisateur à son tour considéré comme utilisé semble prélude à l'usage d'explications globales par « la nature des choses », « la personnalité » ou « la psychologie », « le destin », la « volonté » des Dieux, de Dieu ou de la Nature.

Appliquer méthodiquement l'observation usologique au champ « objectif » met ainsi en relief les deux avantages complémentaires qu'il y a à ne considérer en toutes choses que *des usages et rien d'autre*.

³ ...puisque pour la poser il faut faire usage *de*.

1. Une enquête usologique méthodique contrôle d'entrée de jeu l'usage de l'identifiant « X » et a fortiori celui des signifiants et qualifications relatifs à X. En stricte usologie « la table » n'existe pas en tant que « table » (pas plus qu'« un Noir » ou « un enfant »). N'existe que ce qui « fait table » (fait « virus », « Noir » ou « enfant »), à quoi participe le mot même de « table » (de « virus », de « Noir » ou d'« enfant »). Ne se fait observable que *ce qui se fait là*, que cristallise dans un certain environnement, la désignation « X ». Cet environnement peut changer, et la notion « X » prend alors un caractère « historique »⁴. Par ailleurs, l'énoncé de ce que la table « est » (grande, moderne, bien dessinée) comme celui de toutes les propriétés (y compris physiques) que nous attribuons à n'importe quel X, peuvent toujours se déployer en usologie de ce qui les *fait* « être » (ou construisent) comme tels.

2. Au plan strictement heuristique, le fait que l'enquête usologique porte exclusivement sur des usages explique pourquoi les sciences et les techniques, qui se soumettent spontanément à cette exigence, restent indéfiniment « ouvertes ». Montrer que « la table » fait usage d'un plan, et que le plan physiquement réalisé sous forme de bois, d'aggloméré, de marbre ou tout autre matériau, doit se trouver retenu à une certaine hauteur, peut être approfondi en interrogeant de quoi le matériau constitutif du plan, et les notions mêmes de « plan » et de « hauteur » font usage. Les usages symboliques, économiques, etc., peuvent à tout moment faire rebondir l'analyse.

L'usologie d'une table ou de la notion de table, comme celle de tout X, ne peut donc se faire que provisoire ou sous réserve d'usologies plus fines, susceptibles de faire apparaître des postulats pratiques auxquels d'autres peuvent se substituer. En opposition complète à un mode de pensée essologique *totalisant*, selon lequel n'est maîtrisée qu'une science définitive, l'usologie pose qu'on ne fait connaissance que dans la mesure où la connaissance ainsi faite *existe* elle-même comme provisoire, où elle se fait modestement *possible*. (introduire note sur K. Popper et la totalisation Sartre)

7

B. L'attention au *possible* (points 3a et 3b) accompagne, anticipe d'une manière constante les divers types d'enquêtes que nous conduisons au sujet du *donné* (points 1 et 2). Sa posture peut être qualifiée de ludique au sens où nous « jouons » à la fois le même et l'autre, du même et de l'autre, présent, futur, *possible*. L'acteur à tout moment doit faire face aux aléas du « même » X qui ne se fait jamais absolument *le même*, soit parce que ce qu'il utilise s'est modifié, soit que la façon dont nous l'utilisons et notre propre environnement ont changé et testent (parient sur, « jouent », surjouent), à chaque usage, dans certaines limites, sa capacité et nos propres capacités de changer d'usages.

La façon dont la machine et le discours programment « les choses » (ce dont elles font usage et l'usage qu'on en fait) témoigne d'une lutte pour bloquer le réel dans la répétition (les règles du jeu) et donc du *fait* que

le réel n'arrête pas de bouger.

Il est tentant, à ce propos d'user d'une formule comme « le réel, *c'est* tout ce qui bouge », et donc de procéder à une opération mentale qui le machinise - l'essentialise ou ontologise - comme « bougeant ».⁵ La formule « le réel n'arrête pas de bouger », bien qu'elle n'utilise pas le verbe être, n'échappe pas non plus à l'arrêt *littéraire* de ce « réel » dans « sa » *bougeance*, sa soumission à un principe selon lequel « tout change ». [faire note sur littéraire et littérisation] Cet « arrêt » peut néanmoins s'interpréter de deux façons.

⁴ V. « le phlogistique », « l'éther ».

⁵ Cf. l'ambiguïté du propos d'Héraclite : « on ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière ».

Ou bien comme sacrifiant au discours essentialisant, à l'*essologique*, qui *fait réalité* de l'essence supposée des choses et de ce qu'elles ont, en acte ou en pensée, d'incontournable (d'« essentiel » en fonction des paradigmes historiques et locaux). Il décrète l'image qu'en donne l'usage (daté) d'essentialiser/essentialiser comme seule « réelle ». « L'essence » supposée des choses (leurs qualités ou capacités conçues, construites comme « naturelles ») *voulant* qu'elles bougent, leur image bouge aussi. Leur façon de bouger rend manifeste ce qu'elles « sont » dans leur fonds et nous l'apprend toujours « mieux ». Elle devient ce qu'elle *doit-être*, elle se *réalise*. Elle réalise une « réalité » qui était depuis toujours déjà-là, déjà la sienne.

Ou bien comme on parle d'un « arrêt sur image », qui ressortit de l'usologie, au sens où on « en » aura fait une image, un « donné » second, qui n'a de « réalité » qu'*imaginée*, *littéraire*, utilisant « le fait que les choses n'arrêtent pas de changer » dans un environnement d'usages qui *font* qu'il faut « en » parler et donc « les » nommer/qualifier en fonction de leurs traits communs (adjectifs) et des usages qu'elles reçoivent (fonctions).

Des stratégies destinées à maîtriser le fait que « les choses n'arrêtent pas de bouger », que ces stratégies prennent une forme *esso* ou *usologique*, nous ferons usage (très grossièrement) en les ventilant dans trois chapitres : technique, épistémologique et politique.

8

Technique s'applique à tout ce qui relève de l'usage fait *de*, dans l'ordre des usages socialisés et de la maîtrise que les sociétaires en ont. Aucun X ne peut exister, *se faire* à partir de rien. Pour le qualifier de « technique », encore faut-il qu'il y ait un technicien pour en assumer la représentation, les objectifs et la production matérielle.⁶ Ainsi les querelles sur « la » technique portent-elles moins sur des faits pouvant être qualifiés de techniques que sur l'usage qui en est fait, dans la mesure où cet usage risque d'échapper aussi bien aux spécialistes (qui servent donc de boucs émissaires) qu'à l'usager de base.

L'usage du vocable *technique* ne se superpose donc pas exactement à celui d'*usologique*. L'usologue, en tant que technicien des usages, s'intéresse à tous les usages. Tous mettent en jeu des utilisations et des formes d'utilisation. Mais ces usages ne sont pas, « à l'origine » en tous cas, tous socialisés (la chute des corps, l'ADN existaient avant qu'on les étudie). La façon dont les X, en tant que façon(s) de faire ou usages faits *de*, deviennent l'« objet » d'une technique, relève d'usologies particulières, comme celles de la gastronomie, de la téléphonie, de l'informatique, de la philosophie, de la politique - ou *des techniques*, comme l'usologie à laquelle nous allons rapidement procéder ci-après.

1. *De quoi une « technique » fait-elle usage ?* (cas « sujet »). Elle utilise un ou plusieurs matériaux ou matériels physiques ou immatériels, auxquelles elle ne peut manquer de donner une certaine forme, « connue », adaptée ou opposée aux formes instituées (et qui vont rétroagir sur ce dont elle fait usage : point suivant).

2. *Quel usage fait-on d'une technique ?* (cas « complément »). Qu'elle reproduise ou invente, elle est perçue à travers la capacité qu'elle a, a déjà eu ou aura, de s'instituer. Elle mobilise l'attention portée à une certaine gamme d'usages et à son accord ou désaccord avec eux. Dans l'ordre des usages qui en sont faits, toute technique met en jeu des critères qui ont trait à la maîtrise des usages.

Ces critères sont d'ordres divers et se recoupent. Relevons, entre autres :

⁶ Les phénomènes physiques et biologiques ne deviennent « techniques » que par ce biais. La Création n'a pu être assimilée à une machine que sous l'égide du Grand Horloger.

Les critères *éducatifs*. Eduquer a pour but de « techniciser » tous les gestes, publics ou intimes. Mettre sa main devant sa bouche quand on baille, s'asseoir correctement, relève de techniques du corps plus ou moins formalisées qui résultent d'une éducation et la signalent. Dans l'intimité la plus intime, nous rapprochons ou rapportons nos gestes à la façon dont les autres procèdent ou des règles générales d'hygiène ou de santé. Nombre de processus éducatifs passent inaperçus et créent des problèmes lorsque l'usager change d'environnement ou que la source d'approvisionnement vient à tarir. Sans eau, électricité ou essence, nous sommes perdus. Au moment de reloger des usagers ayant toujours vécu dans des bidonvilles, leur éducation à ce type d'habitat résiste à celui qu'imposent la vie dans des cités. Il arrive aussi que certaines éducations (par ex. à des gestes élémentaires d'hygiène ou de prise en considération d'autrui - la politesse) ne soient plus respectées.

Les critères *économiques* (de moindre dépense) recouvrent, semble-t-il, les critères éducatifs. L'usage d'une langue, c'est-à-dire le partage collectif de la dénomination d'objets, d'actions, de manières, économise le rappel de traits communs sous la diversité des apparences (distinguer un chien d'un chat, le même « chien » dans un basset ou un lévrier). Les « bonnes habitudes » permettent d'exécuter sans avoir à y penser des tâches courantes.

Les critères économiques président aussi aux classements, sous forme administrative ou injurieuse (« les », « ils »). L'économie générale de la pensée se fait tout aussi sérielle ou sérialisante que l'économie générale de la production et de la distribution. Les sérialisations ont un aspect expansif. La question « si tout le monde en faisait autant ? » suppose que tout le monde « doit » en faire autant. Tous les peuples sont aujourd'hui soumis à des techniques identiques.

« Economiser » de la matière d'œuvre, de l'énergie, du travail, des sous, apparaît donc comme la partie émergée de l'iceberg. Le geste technique se distingue du geste de hasard en ce qu'il introduit une certaine économie, réduit le gâchis possible, tire parti de. C'est un geste méthodique et préjugeant d'une amélioration de méthode. Pour celui qui le commet comme pour celui qui l'observe, il participe de l'éducation générale à une maîtrise des usages qui ne peut se faire « maîtrisée » qu'*à la double condition de se vérifier dans la répétition et d'être susceptible de varier.*

Les deux premières questions auxquelles doit répondre l'enquête usologique à propos « du » technique nous renseignent sur ce qui s'y fait répétitif. Leur enquête remplit les pages des manuels, qu'il s'agisse de grammaire, de menuiserie ou de statistique. Elles décrivent l'état d'une technique sous son double aspect de « sujet » et de « complément ». Elles tiennent compte du fait qu'aussi bien dans la position « sujet » que dans la position « complément » il faut surveiller si les choses se répètent bien « comme prévu » ou dans des limites acceptables. Car la répétition se fait rarement exacte. Elle donne lieu en permanence à des variations et dosages dont

L'automatisation conduit à faire toujours de nouvelles économies, et en matière même d'automatisation,

au risque d'introduire de nouvelles utilisations (utiliser un autre métal, un autre mot ou abréviation) et de bouleverser l'environnement utilisateur (les stratégies, les finalités), sur lequel les techniques adoptées anticipaient ou qui rétroagissaient sur elles.

Les penseurs « du » technique ont tenu compte qu'il utilisait et créait ou recréait un certain environnement « utilisateur ». Ils ont dénoncé son aspect invasif, sa « folie », mais sont passé à côté de ce qui l'explique : une rationalité économique qui « bricole » en permanence des utilisations et des environnements utilisationnels toujours plus tendus et pariés, risqués, joués, comme plus avantageux.

La troisième question, sous ses deux formes : 3a : *de quoi d'autre une technique peut-elle faire usage*, et 3b : *dans quel autre environnement*, ne cesse donc de se poser.

Deux figures illustrent particulièrement bien cette double interrogation et son orientation « économique ». Celles du bricoleur et celle du designer.

Pour résoudre un problème immédiat ou pour imiter aux moindre frais les images du bonheur, de la réussite, etc., le bricoleur récupère des matériaux, matériels, outils et appareils d'occasion. Il tire profit de la démocratisation de certaines techniques, procède à des montages astucieux, uniques, difficiles à déchiffrer pour qui passera derrière lui, et conclut qu'il se débrouille « comme un grand » ou « un pro ». L'environnement de bonnes affaires et de récupération dans lequel il se meut le distingue de celui des usagers « qui peuvent tout acheter » et « se tourner les pouces ». Sans du tout remettre en question les signes de classe, ses imitations créatives et récréatives n'en apparaissent pas moins comme des alternatives à un environnement qui honore la dépense.

Le geste du designer commence souvent comme celui du bricoleur : il s'empare de matériaux ou de techniques déconsidérés par les professionnels et en fait des objets constitutifs d'un tout autre environnement. Ses meubles intègrent le plastique, le carton, les agglomérés, les montages à vis au lieu des classiques tenons et mortaises. *Exit* les meubles à moulures, cirés ou vernis. Le résultat étonne. Il faut, « pour acheter ça », un certain courage, vérifié par le prix payé, dont la hauteur permet à l'acheteur de prouver « sa classe », une classe dont la recherche rétroagit sur l'inventivité. L'industrie du mobilier ne crée des meubles qu'accessoirement : elle crée un style de vie qui rétroagit sur la recherche. La mode dite féminine ne crée pas seulement des objets « féminins » nouveaux. Elle crée une autre façon d'être ou devenir « femme » qui ne cesse d'inventer de nouvelles façons de s'affirmer femme. Le nouvel environnement étant accepté (celui du Bauhaus ou de Chanel), des créateurs de seconde main le nourrissent d'utilisations nouvelles. Ainsi voit-on arriver des éléments de rangement en métal, suspendus, intégrés aux sols ou aux sièges, des robes « sac », des robes en papier, qui préparent une domotique démeublée et un emballage vestimentaire moulé, jetable, unisexe, scaphandre.

Des curiosités comme les étincelles produites par des frottements, le clepsydre⁷, précèdent parfois des applications de leur principe à grand échelle. Les « bonds en avant » opérés en ingénierie, architecture, avionique, sont tous marqués par l'introduction d'un nouveau matériau (fer, béton), d'une nouvelle énergie (vapeur, pétrole, électricité) ou d'une nouvelle technique (pousser de l'air au lieu de s'y visser). Ils ont créé un nouvel environnement à leurs « objets » traditionnels (des armes, des horloges, des maisons, des objets volants). Cet environnement rétroagit sur la recherche d'autres matériaux, énergies, façons d'assembler, techniquement plus avantageuses.

Ce rapide survol explique l'évolution interne des techniques. Ce qu'elles utilisent et l'environnement qu'elles créent (regroupés en « cas sujet ») est lui-même soumis à deux types d'utilisation (deux cas « complément »), épistémologique et politique.

9

Les questions posées en épistémologie : *Que connaissons-nous, que pouvons-nous connaître ?* ou *que sais-je, que puis-je savoir ?* ressortissent de questions en « faire » : *que faisons-nous de X* (ici : de telles interventions ou représentations), *que pouvons-nous (devons-nous) en faire ?* L'usage du *donné à connaître* poursuit la même visée d'efficacité, d'efficience, de maîtrise que celle du « donné à faire » qui domine la technique (abrégé le temps de faire connaissance *de* et rendre cette connaissance accessible, manipulable). Mais il

⁷ Une boule de métal avec deux issues en couple. La vapeur d'eau qui s'en échappe la fait tourner sur son axe.

englobe aussi tout ce qui se fait dans le cadre d'un ensemble d'usages visant, au delà de la quincaillerie des connaissances particulières, une certaine façon de les *destiner*.
Si on applique la grille de questions énumérées au point 5 à l'épistémologie :

1. *De quoi « une connaissance » fait-elle usage ?* Elle utilise les cinq sens, les appareils d'exploration, les capacités intellectuelles, les catégories de l'entendement, etc.* Elle utilise dans ses différentes formes ou modèles le donné concret ou « donné » comme existant *par le simple fait d'en parler*. Peuvent donc figurer à titre d'« objets de connaissance » aussi bien « la table à laquelle on se cogne » que des objets de croyance (les fées), ou des interprétations ou théories (la nature de l'homme, l'horreur du vide, l'idéalisme, le nominalisme, l'essologie - ou l'usologie). [rappel de la 2^e conférence]

2. *De cette connaissance, quels usages fait-on ?*

Ce que nous mettons en observation au point 1, ce dont on fait « objet de connaissance », difficile de distinguer d'un « objet de représentation », n'a d'intérêt, n'existe, que par rapport à l'usage qui en est fait ou dans son rapport avec celui-ci. Ainsi beaucoup de « faits » passeraient-ils totalement inaperçus si nous ne disposions de « paniers » de pratiques *construits* pour les recevoir, qui leur donnent *un sens*, en d'autres termes *un usage*.

L'usage des « faits » rétroagit sur leur mise en observation et ses conclusions.

Il les précède ou les conduit. Les paniers où vont se ranger nos observations et qui nous prédisposent à les faire, sont d'ordres très différents. [note sur l'être-pour-autrui, le visage, etc.]

Le même « objet » peut trouver place dans différents paniers ou catégories. A un niveau considéré comme élémentaire (« l'élémentaire » constituant un « panier » parmi d'autres), on peut distinguer les catégories nominales (que « l'objet » vient illustrer : « les » Y, Z, Z'), et les catégories pratiques (à quoi va « servir » l'objet). Mais ce dont ces catégories font usage (les traits communs) dépend de l'usage qui en est fait et donc périodiquement soumis à révision. Ainsi des classifications aussi « évidentes » que celles de Linné ou Buffon sont-elles marquées par un usage encyclopédique (recensement de tout ce qui existe) aujourd'hui dépassé. L'évolution des métiers a cassé les cadres ouvriers. L'entreprise de classement (la mise en paniers) qui accompagne la mise en observation de X peut déterminer à créer un « panier » nouveau ou réutiliser un panier ancien. L'usage de X au titre de « le classer », n'a rien de neutre. Il s'intègre dans des ensembles usologiques plus vastes où le souci de maîtrise concrète des choses et des actions - la meilleure façon de faire usage de - s'intègre à un souci de représentation générale du monde et de la position que nous y occupons.

Pour le dire autrement : les différents usages qui sont faits de X se faisant inévitablement qualifier ou dénommer, ces qualifications et dénominations s'offrent à l'usager comme « bien pratiques ». Leur totalisation oriente les usages qu'il nous est possible de faire de X. Mais elle déborde cet usage direct en le situant dans un ensemble. Ainsi boire de l'eau en bouteille devient-il « politique », et ce que nous entreprenons pour desserrer les contraintes illustre « l'intérêt », « l'égoïsme », « le don », « les luttes de classes » et autres notions à leur tour utilisées pour construire des conceptions du monde plus ou moins stables, et qui peuvent renaître de leurs cendres à des siècles de distance et dans des milieux très divers.

Signalons au passage l'usage de ce que nous désignons par « panier » comme force agissante. Ainsi l'*amour* en vient-il à expliquer/justifier une relation particulière entre deux usagers, l'*esprit* de la Nation ou du Peuple la résistance à l'envahisseur ou au pouvoir. L'usager tire parti de son origine ou de son passé pour expliquer ses misères ou se glorifier. L'intérêt, la dialectique, le pratico-inerte sartrien, l'hédonisme, l'idéalisme, et même l'Usage, sont traités comme autrefois les dieux « de » (la fécondité, la justice, du vent).

« Le rasoir d'Ockham » s'applique à cette *littérisation*, dont le masquage provoque ou entretient les névroses individuelles et collectives⁸.

L'usage du « donné à connaître » a été sacralisé dans le cadre de *l'usage de la vérité*. Sous la direction des prêtres, philosophes et savants, quelle que soit la matière du fait auquel la pensée s'applique, le fait en question justifie un ensemble de représentations, conclusions, pratiques, qui ont trait à l'origine des choses ou la volonté des Dieux, du Créateur ou de la Nature (pensée « religieuse » ou « prêtre »), à la meilleure manière de le penser (pensée « philosophe ») ou d'approfondir la recherche (pensée « scientifique »). Ces trois modes de pensée ne s'excluent pas nécessairement. $E=MC^2$ n'empêche pas Einstein de refuser l'idée que « Dieu joue aux dés » et de produire des réflexions de caractère philosophique.

3a. De quoi d'autre la connaissance peut-elle faire usage ?

Elle se réinvente constamment en usant de nouveaux instruments d'observation : les orbites de Képler, la lunette de Galilée, l'attraction universelle, ont construit un tout autre panier de « connaissances » et représentations afférentes. L'usage de ce nouveau panier a rétroagi sur la recherche de nouveaux instruments d'observation. Il se fait lui-même intégrer à un plus vaste, toujours en cours de recomposition, qui rassemble les représentations ou opinions que nous avons de l'univers et de la place que nous y occupons.

Parmi les instruments susceptibles de provoquer « la connaissance », on ne saurait négliger le rôle des fictions anticipant sur d'autres usages. Rétrocréées par des questions portant sur des représentations toujours pendantes (ex. la forme de la société ou le Temps), elles anticipent sur des environnements qui poseraient ces questions autrement.

3b. Dans quel autre environnement ?

L'environnement religieux ne cesse d'évoluer et d'influer sur la recherche scientifique et ses conclusions. Nous ne voyons plus le monde de la même manière depuis qu'il est admis que les hommes sont égaux en droits. L'écologie entre en force dans la gestion des ressources et la représentation même du destin de l'humanité. Supposons l'émergence d'une économie sans profits monétaires ou que l'usage même de la monnaie soit aboli ? Le rapport aux autres et aux choses pèsera et se pensera tout autrement.

En réduisant l'observable à des usages et rien d'autre, l'usologie rompt avec l'environnement essologique - ou essentialiste - qui caractérise l'épistémologie religieuse et philosophique. Elle rétroagit sur la façon dont « le donné », ce qui se fait (et rien d'autre) est mis en observation. Elle implique une vision de l'usager « en usager » (et rien d'autre). Cette rupture avec l'essologisme a donc aussi des retombées politiques. [introduire une note sur « l'usager » et « structuré-structurant »]

10

« Politique » s'applique aux décisions relatives à l'usage des ressources humaines dans un cadre prédéterminé par celui des ressources matérielles.

Cette définition ressortit de l'usologie du concept.

1. De quoi le politique fait usage ?

Il utilise deux sortes de ressources. Les ressources matérielles et les ressources humaines à un certain moment de leur évolution (dans l'état où se présente l'usage qui en est fait).

2. Dans quel environnement d'usages ?

Cet environnement compose différents filtres institutionnels/institutionnalisants.

Si les ressources matérielles ont rarement été choisies (géographie, climat), la façon dont on en tire parti se *fait* celle-là et « choisit » un ensemble d'usages. L'usage de blé, riz, manioc,

⁸ La littérisation de cette affirmation ne nous a pas échappé. Nous y revenons plus loin.

définit une certaine aire utilisationnelle et les peuples qui en usent en tirent, au moins en partie, leur identité. Les sociétés évoluant, leurs techniques s'institutionnalisent et se complexifient d'une manière qui s'écarte de plus en plus de la nature.

Les ressources humaines sont filtrées⁹ par ces institutions (techniques *politiques*), qui elles-mêmes se créent et agissent dans un certain environnement d'usages marqués notamment par la division des tâches.

Celle-ci détermine l'usage des sociétaires selon leur âge et genre, leur puissance physique, leur culture, leur séduction, leurs relations, leurs antécédents familiaux, leur situation dans la hiérarchie sociale. Parmi ces institutions, certaines se détachent, ayant trait aux modes de décisions (v. constitution), à l'économie ou « la culture ». L'usage de la monnaie hiérarchise les tâches par salaires et dicte les impératifs en fonction des profits monétaires.

Chacun des filtres institutionnels observé en cas « sujet » (ce qu'il utilise) doit lui-même être observé en cas complément.

La division des tâches, par exemple, est utilisée dans un cadre où les usagers éprouvent d'une manière sensible le pouvoir qu'ils ont, aux plans individuel ou collectif, sur leur environnement matériel proche, mais aussi sur celui qu'ils ont au sujet de leur propre existence. Leur pouvoir est vécu sous l'enseigne des libertés individuelles ou publiques, du plus ou moins libre usage qu'ils ont de leurs capacités et désirs d'investissement à titre personnel ou collectif. S'en tenir à la division des tâches dans l'état où elle se présente néglige cet emballage général, qu'elle contribue à créer mais qui rétroagit sur elle aux plans axiologiques (les valeurs) et heuristiques (recherche d'une division toujours plus pertinente des tâches). L'ensemble est lui-même emboîté dans une représentation du « monde » qui surplombe de plus en plus haut et oublie ce que *font* de concrètement politique les différents usages des ressources naturelles et humaines.

La division des tâches résulte de constructions qui prennent un caractère d'évidence. On glisse donc de ce qu'elle peut avoir de « naturel » à la « nature » des acteurs. Ainsi en a-t-il été de la division en tâches masculines et féminines, qui utilisait le genre dans un environnement de représentations tablant sur le destin « naturel » des femmes, lequel réimpulsait leur éducation dans le sens qu'il « avait ». Les femmes se *faisaient* donc celles qu'elles devaient *être*. Cette construction a été bouleversée par l'accès au salariat, aux études, aux appareils ménagers, à certains droits. Les tâches sont toujours divisées, mais la tâche autrefois maîtresse, « essentielle » au sens de « vitale », celle de la reproduction et du soin des enfants, tend à se perdre dans un ensemble de possibilités où nous devenons de plus en plus égaux en tâches et qui rétroagit désormais sur le choix des études, l'embauche, etc.

Toute « naturalisation » est par ailleurs associée à des indices de supériorité et d'infériorité. Il nous est difficile aujourd'hui à comprendre que le travail de l'esclave ait pu se justifier par sa nature d'esclave, le métier de roi par sa nature divine, celui de guide suprême par son génie. Cette hiérarchisation « naturelle » n'en continue pas moins de sévir à travers des institutions qui justifient la supériorité de ceux qui sont appelés à diriger (par leurs diplômes) ou celle de décider (par l'élection).

Le filtre législatif fait lui aussi continuellement appel à des « construits » présentés comme « naturels » (ils le sont devenus, comme celui de « la femme »). Le droit de l'Ancien Régime est fondé sur la nature des trois ordres de la Noblesse, du Clergé et du Tiers-Etat. La façon dont le nouveau l'a balayé n'échappe pas à la naturalisation. Ainsi des hommes qui « naissent libres et égaux en droits ».

La loi dans son ensemble « naturalise » la société et surajoute ou plaque continuellement du « naturel » à ses lois. L'évolution en profondeur de la société rend ce placage de plus en plus artificiel. D'où résulte l'inflation législative des « fins de règne ».

⁹ Plutôt que « structurées », pour mieux tenir compte de que leur usage a de fluent, d'inégal, d'inattendu.

3. De quoi d'autre le politique peut-il faire usage ?

☒ a. (cas « sujet » : il utilise quoi, selon quels modèles).

Au plan matériel, « il » a sans cesse rebondi, passant par exemple des communaux à l'appropriation privée ou à la déterritorialisation des ressources ou approvisionnements par voie de conquête, colonisation directe ou indirecte (notamment par le marché).

Au plan étroitement « politique », réduit à « qui commande à qui », « il » a rebondi de la tyrannie à la république, de l'organisation féodale à l'organisation par « états », provinces, départements, etc.

On le voit aujourd'hui aux prises avec l'usage du pétrole et le mésusage de la planète. Mais il l'est aussi avec le marché concurrentiel, la spéculation, le salariat, l'argent. En démocratie, l'abstention massive entame le principe de la représentativité.

Les solutions classiques (« renforcer » l'Etat ou le marché) sont aujourd'hui usées et nous devons donc chercher (ce qui introduit à 3b) si l'ensemble des pratiques actuelles ne dépendent pas, comme celles du passé, d'une ou plusieurs utilisations de caractère majeur et donc d'autant plus invisibles. Or il semble que ce soit le cas de l'obligation de faire des profits monétaires (donc de l'usage même de l'argent) et de la délégation de pouvoir.

☒ b. (cas « complément » : il sert à quoi ?)

Qu'il s'en tienne à un certain environnement institutionnel ou abolisse ses institutions les plus représentatives (esclavage, féodalité, discriminations diverses, découpage du territoire, droit de propriété), le politique rétroagit sur l'utilisation des ressources matérielles et humaines. La fin de l'esclavage précède l'entrée en force d'une autre agriculture, d'une autre industrie - et d'autres formes d'esclavage. A l'environnement d'assistance réciproque qui définit la féodalité a succédé la montée en puissance du nationalisme. L'abolition du service militaire favorise la recherche en armements.¹⁰

On peut multiplier les exemples de passage d'un environnement institutionnel, associé à une idéologie générale qui fait accepter l'ordre établi, à un autre, associé à un nouvel ordre. Puissamment *essologisé* par les médias et les techniques mêmes qui s'imposent pour survivre ou « tenir son rang », *essologisé* jusque dans les « alternatives » qui s'y adossent (en occupant quelques niches échappant au profit monétaire direct), le système actuel, comme les précédents, décourage tout essai de dépassement. D'où le paradoxe d'une société où

l'obsolescence accélérée des techniques, produits et idéologies, a un effet conservateur.

11

Les applications de la méthode usologique ci-dessus font bien apparaître que tout X peut donner lieu à une mise en observation d'une manière objective à partir des points 1 et 2, mais que tout se joue en fait aux deux entrées du point 3.

Ce sur quoi nous pouvons mettre le même nom et croire que nous le servons dans les meilleures conditions, n'arrête pas de se modifier. Il n'*existe* qu'à travers de multiples adaptations ou corrections de trajectoire. Il n'« est » pas, il se *fait*. Sa « réalité » se fait toujours différente. Ce qui le rend « réel » tient à cette capacité, qui s'applique aussi bien aux objets qu'aux souvenirs ou objets de croyance.

Quelle sorte de maîtrise pouvons-nous donc avoir de son usage, qui se donne - ou que nous donnons - pour assuré mais dont l'assurance ne tient qu'à la capacité de le réassurer ?

Première réponse : aucune.

¹⁰ Aux Etats-Unis, l'escalade de la dissuasion absorbe la moitié des impôts fédéraux.

Les représentations, théories, conjectures, *usages* assuranciers (assortis de propositions telles que : *il faut, on doit, pas moyen de faire autrement, c'est comme ça*) marchent à côté de leurs sandales. Et pourtant *ils marchent* ? Oui, mais voyons plutôt qu'« ils nous font marcher », au pas cadencé, souvent, et même courir. La maîtrise que nous avons de leur mise en verbe, en scène, nous change en acteurs maîtrisés par un rôle de représentants-vendeurs de raisons qui nous deviennent comme extérieures.¹¹ Ce qu'elles assurent en *fait* « la raison » et recouvre d'un voile social, conventionnel, tout ce qui se fait d'*autre* au moment d'agir. Tout au plus ce qu'elles assurent en *est-il* « la raison » : une raison surplombante qui utilise « des raisons » fabriquées dans un environnement essologique qui veut qu'il y en *ait*, et qu'on les « trouve » parce qu'elles *sont*, comme si on s'y cognait au même titre qu'à un rocher. Ce que nos usages assuranciers chaussent, comme on le dit de lunettes ou de sandales, ne constituent, en usologie, que des enveloppes qui pour l'instant nous conviennent mais dont la seule « raison » est une *raison d'usage*¹², une raison, un « ça » qui ne « marche » qu'à *l'usage*. Des enveloppes nous pouvons à tout moment inventer d'autres. L'assurance qu'elles nous confère est du même ordre que celle des manières de table. Elle n'a aucune prise sur le repas qui nous est servi ou une prise toute fantasmagorique, capable d'enchanter des clous de chaussure en os de poulet¹³.
Seconde réponse :

la maîtrise que nous avons de l'usage des choses ne peut se faire qu'expérientielle

- expérientielle ou usologique, et donc paradoxale, assumant les hasards de l'expérience, les émotions qui au premier degré nous y attachent et, au second, celles qu'engendrent les constructions législatives (il faut, on doit) et littéraires (la réalité comme *étant*, moi, lui, eux, comme *destinés* ou *destinées*).

Pourquoi les affirmations qui caractérisent notre engagement affichent-elles un tel degré de certitude ? Parce qu'apparemment nous ne pouvons nous engager ailleurs que *par là*. Elles font usage d'un « là » constitué d'usages enchevêtrés qui tendent à une meilleure économie interne, dans un environnement où chaque rééquilibrage s'obtient au risque de nouveaux déséquilibres. Cette apparence peut changer, notre engagement dévier et se contredire, et que déclarons-nous alors ? Que nous « en » avons fait l'expérience, que nous avons « fait une expérience » et que ça s'est « avéré » négatif - *n'a pas marché*.

Nos habitudes mentales et pratiques ont beau faire de la résistance, celle-ci va rarement jusqu'au sacrifice. Lorsque nous devons en changer, nous n'en éprouvons pas moins un sentiment de défaite. Le nœud qui nous attachait à ce que nous faisons s'est *dé-fait*. Mais nous rebondissons vers de nouvelles solutions, de nouvelles martingales elles aussi *données* pour gagnantes. A la roulette des expériences nous espérons toujours nous « refaire » et nous y parvenons le plus souvent au prix d'un nouveau mensonge (qui ne coûte rien et peut rapporter gros, en argent ou position sociale !). Nous nous en voulons, nous en voulons au monde, aux autres, de nous avoir déçus. *Mais* (!) nous voulons aussi, vite, en tirer la leçon et remplaçons bientôt un « il faut » par un autre. Nous nous réassurons en chevauchant une nouvelle monture conceptuelle.

A cette roulette essologique, qui pose les enjeux comme relevant du *donné*, de la nature des choses, du *sens qu'elles ont par essence*, nous sommes toujours perdants - « refaits ». La dévastation ne se fait malheureusement pas seulement morale. Elle a des retombées sociales et matérielles considérables : dans combien d'opérations nous sommes-nous engagés ou avons-nous été engagés « au nom de », en étant bien sûrs que nous allions gagner, que

¹¹ V. à ce propos le type du « salaud » chez Sartre.

¹² A distinguer des « raisons d'intérêt ».

¹³ Comme Charlot trompant sa faim en mangeant une chaussure bouillie.

l'effort valait la peine et qu'il serait le dernier ? Et comment, même pendant une période relativement courte, en sommes-nous sortis ? Par l'opération que nous avons observée au début de cet essai (la quatrième surprise). Les raisons d'agir qui ont abouti à l'échec apparaissent alors comme construites. Elles s'expliquent alors sur la base d'*usages* qui (se) faisaient ceux-là à un certain moment et dont il va falloir changer.

Le changement va opérer au niveau 3. En *3a* par l'introduction d'une nouvelle technique (ex. en vrac : la délégation de pouvoir, la colonisation, la vaccination, le « centralisme démocratique », « la régulation par le marché », les réacteurs, la pilule) qui transforme l'environnement, ou en *3b*, par l'introduction de nouvelles représentations, qui rétroagissent sur la recherche de nouveaux moyens (les droits de l'homme, de la femme, de l'enfant..., « l'écologie »). L'essologie et l'usologie s'imbriquent ou se surclassent en de nouvelles *expérientiations* que nous ignorons comme telles et vivons au premier degré, dans l'urgence, et classerons un jour dans le registre des expériences malheureuses, dont nous expliquerons « le malheur » par un manque de respect du « donné », avec un sentiment de culpabilité. Serait-il possible de ne plus ignorer leur caractère *expérientiel* ? De les produire, vivre, en tant qu'*usages* (de manières d'*user de*) *et rien d'autre* ? Le *Que sais-je* de Montaigne va déjà dans ce sens, le constructivisme et les exigences d'une pratique scientifique rigoureuse revisités par Popper. Mais on peut encore aller plus loin.

12

Montaigne instruit le procès de la vérité qui s'attache aux usages dont les peuples s'honorent, à travers lesquels ils s'opposent. *L'usage est le maître*¹⁴. *Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage*. La nature ne nous a donné aucune connaissance des fins¹⁵. Ces fins, nous les inventons. Quand il écrit que « l'usage nous dérobe le vrai visage des choses »¹⁶, ce « vrai visage », les **Essais** tout entiers en témoignent, ne fait et ne fera jamais qu'un « visage », une visée dont l'usage résulte d'une construction que l'Usage essologisé vient masquer, jusqu'à ce qu'on en change - plaque sur cette construction un autre masque.

Que cet usage consiste et ne puisse consister qu'en une *expérience*, ou, plus largement, pour sortir de connotations étroitement scientifiques ou philosophiques, en une *expérientiation*, Karl Popper l'a bien mis en lumière, en montrant que l'alternance des essais de positionnement « en vérité » (dogmatiques) et d'élimination (critique) de l'erreur est « le mode de découverte de tout organisme, de l'amibe à Einstein ». « L'expérience résulte d'une exploration active par l'organisme, qui recherche des régularités et des constantes. *La perception existe seulement dans le contexte d'intérêts et d'attentes, et ainsi de régularités ou de "lois"*.¹⁷ Tout cela me fit penser que la conjecture ou l'hypothèse doit précéder l'observation ou la perception¹⁸. » La recherche permanente de régularités et de constantes détermine (construit) l'usage de paradigmes interprétatifs qui « oublie » que cette détermination fait usage *de*, dans un certain environnement d'usages. Cet « oubli », né de l'urgence (il faut) introduit donc partout « de l'être ». Il *essologise*¹⁹ nos moindres actes et perceptions.*

¹⁴ Ce que reconnaissent aussi les lexicologues.

¹⁵ Essais Livre III, ch. 10, où Montaigne cite Cicéron (*Académiques*, II, XXIX)

¹⁶ Livre I, XXIII

¹⁷ Nous soulignons. Ce qui revient à dire qu'elle fait usage de, dans un environnement d'usages, etc.

¹⁸ **La quête inachevée**, 1974 ; en français 1986. Texte cité : Press Pockett (1989), p.68.

¹⁹ « Fait être », présente comme « devant être ». En ce qui concerne l'emploi de ce terme et les nuances entre l'essentialisme (terme dont use exclusivement Popper) et l'essologie, voir discussion.

Cette essologisation, qui, dans un premier temps, maîtrise, en les théorisant, les données, risque de se traduire au final par une perte de maîtrise. Elle tend à nous faire nous incliner devant les données telles qu'elle nous les a fait construire, présentées comme vouloir-être, propensions naturelles. Elle se prolonge en résistance au changement (d'usages), qui se traduit notamment par une façon irréfutable de présenter les choses, en esprit comme en pratique.

Popper a donc cherché dans la réfutabilité *une machine à faire repartir la recherche*, un critère valable non seulement dans le domaine épistémologique mais dans le domaine politique. En d'autres termes : comment maintenir « ouvertes » la recherche *et* la société ? Quelle maîtrise avons-nous des théories ou des institutions, si ce dont elles font usage et l'environnement d'usages dans lesquelles elles s'inscrivent nous *interdit* de conjecturer de nouveaux usages ?

Pour se préserver contre ce genre d'interdit, dans l'ordre de la connaissance, Popper propose d'observer si les résultats d'une expérience ou l'énoncé d'une théorie *peuvent* être falsifiés par une autre expérience ou une autre théorie, ou intégrés à une théorie plus vaste. Il apparaît ainsi que ce que nous prenons pour acquis ne mérite le respect qu'à condition de se donner comme provisoire, en réserve d'une falsification par d'autres faits ou d'une interprétation différente. La construction même du concept d'usage(s) et l'application de la méthode usologique répondent à ce programme de prudence et de recherche.

Dans l'ordre politique, Popper approuve la démocratie, où de nouvelles élections réouvrent de loin en loin la porte à de nouvelles majorités et programmes « et limite, autant que faire se peut, l'action de dirigeants mauvais ou incompetents » - en bref introduisent la possibilité de falsifier les orientations précédentes. Certes, mais chaque nouvelle falsification entretient la croyance selon laquelle « la démocratie » est consubstantiellement liée à une économie qui exige des profits monétaires croissants. Cette croyance et les théories afférentes seraient-elles infalsifiable ? L'usologie politique montre que non.

Dans des contextes très différents, la mise en parallèle des deux ordres traverse l'œuvre de Montaigne et celle de Popper²⁰. Cette mise en parallèle nous semble cependant erronée.

Le croisement de la théorie de la connaissance et de la théorie politique s'impose.

Les tracer parallèlement a l'avantage, non négligeable, de leur reconnaître une commune visée : celle de mettre en question, au premier degré, « ce qui est vrai » ou comment maîtriser l'usage de ce « vrai ». Cette maîtrise est constamment menacée, dans sa dimension épistémologique, par un discours qui privilégie la description de ce qui « est » sur celle de ce qui *se fait*, seul contradictoirement observable. Et dans sa dimension politique, par l'assignation des usagers à un ensemble d'institutions données pour naturelles ou « fin de l'Histoire ». Mais menacée, elle l'est aussi par la difficulté ou le refus de croiser les deux dimensions, de constater comment elles font usage l'une de l'autre, comme nous nous proposons de le faire, ci-après, en montrant comment l'obligation politique de faciliter la croissance des profits monétaires a autant d'incidences sur un sujet sensible comme la recherche, sous toutes ses formes, que l'essologie en a dans l'orientation des profits.

13

Quelle que soit en effet la recherche en cours, de la plus modeste et triviale, comme celle d'une paire de chaussures ou d'un appartement, à la plus respectée : esthétique ou scientifique, sans entrer dans les détails :

²⁰ Michèle-Irène Brudny, **Karl Popper, un philosophe heureux** (Grasset 2002)

1. De quoi toute recherche fait-elle usage ?

Elle fait usage des informations afférentes à son objet, qui vont des catalogues papier ou Internet aux informations relatives à l'état actuel du domaine de recherche.

Elle fait usage d'une infrastructure matérielle de capacités de s'informer, de se déplacer, d'échanger, et donc de temps et d'argent.²¹

Quelles que soient la qualité de l'engagement des usagers, leur désintéressement profond, aucun des moyens offerts par cette infrastructure à leur don personnel ne se fait quant à lui gratuit. L'ensemble des décisions prises par le chercheur/consommateur ou le chercheur/créateur (si tant est qu'on puisse les opposer) sont, à terme, commandées par la hauteur de leurs revenus ou les multiples ruses qui permettent, à revenu inférieur, voire nul, de figurer dans la recherche générale qui à la fois unit et distingue les usagers.

La maîtrise de nos recherches (ou usages en tant qu'expérientiations permanentes) est aujourd'hui dans tous les cas liée à l'usage de la monnaie.

2. Dans quel environnement d'usages ?

L'usager en recherche de chaussures se souciait autrefois en priorité de leur solidité et des conditions de ressemelage. Il n'a jamais ignoré que celles qu'il se voyait proposer étaient ou non à la mode, avaient une certaine « classe ». Sa recherche en chaussures l'apparente ou le distingue aujourd'hui d'autres chercheurs/consommateurs, qui, à travers elles, affirment leur volonté d'être « dernier cri », « bcbg », leur respect de l'environnement, etc. Elle le fait socialement exister - *être* - à une certaine hauteur de moyens monétaires. A travers ces moyens ou le mépris qu'il affiche à leur égard, elle distingue l'usager qu'il *est*.

Dans l'environnement d'usages qui *se fait* actuellement le nôtre, énoncer que les usagers, dans leur sphère professionnelle ou privée, et jusque dans les hautes sphères de la recherche, se comportent comme dans sa recherche de chaussures, crée une certaine surprise. L'ensemble des produits et services offerts à la consommation résulte pourtant de *recherches* et s'offrent à notre recherche. « L'offre » et « la demande » se font *en recherche* et modifient donc constamment la recherche qui personnalise chacun (lui permet de se coller un masque et d'en changer aussi). L'achat d'un quotidien, l'écoute de la radio, aussi bien que le carré blanc sur fond blanc²² ou $E=MC^2$ ne font et ne feront jamais que les figures d'une *existence* ou usologie générale qui se fait *recherche* du commencement à la fin. Or, *actuellement*, même ce que nous recherchons dans l'ordre affectif ou spirituel se paie ou est lié à des moyens de paiement. Nous nous en accommodons tant bien que mal et, à titre de revanche face au prix qu'il faut payer toute chose, attribuons au *don* un prix paradoxal, le prix des choses sans prix, qui fait monter à l'infini la cote (et ici encore *l'être*) du donateur.

3a. De quoi d'autre la recherche peut-elle faire usage ?

L'entrée en force de nouveaux usages a profondément modifié, au cours des siècles, les aventures de la recherche - coextensive, on l'aura compris, au mode d'existence que nous qualifions d'*usologique*.

Des techniques comme celles de l'arc ou de la cuisson font voir tout autrement l'accès aux ressources alimentaires. Le culte des morts, la façon dont nous faisons société avec les dieux²³, la religion privée ou d'Etat, les rapports de l'esclave à son maître, du sujet à son prince, la substitution de la science à la croyance, ont joué un rôle considérable dans la

²¹ Elle fait usage de critères sur lesquels revenons au point suivant, qui la situent dans deux perspectives à la fois opposées et complémentaires : une perspective *extérieure* à ce qui *s'expérientie* là, qui la justifie par des raisons construites comme universelles ou universalisable, et une perspective *interne*, qui, elle, s'attache aux procédés et manières de procéder les plus favorables à l'expérientiation en cours.

²² Tableau de Tatline, peintre russe, début XXe.

²³ Définition que Jean-Marie Guyau donne aux religions.

recherche des usagers-chercheurs, dans leur « science » usologique et ses retombées essologiques - leurs façon de se « voir », de s'estimer réciproquement, de justifier leurs recherches.

A partir d'un certain moment, l'usage de l'argent s'est imposé à tous les étages, et ses deux corollaires : son accumulation par mesure de prudence (le bas de laine), comme réserve de puissance, et un certain type de profits, les profits monétaires, indifférents à la façon dont on les obtient. Nous en sommes arrivés au moment où l'obligation absolue d'opérer des profits monétaires commande l'économie de tous les peuples (et jusqu'à la permission d'échapper au marché). Leurs ravages, bien plus considérables que celles des tyrannies et nationalismes, menacent la vie même de la planète.

La question se pose donc aujourd'hui : comment desserrer cette emprise ? Pour ce faire il existe aujourd'hui deux voies. La première, de continuer de chiffrer les choses d'une manière monétaire, en recourant à « l'équivalent universel » d'un chiffrage qui permet de dire combien de salades vaut une auto. Mais on le fera en recourant à une monnaie dite de consommation, qui ne peut s'accumuler. La seconde, en comptabilisant toutes les ressources d'une manière qui tienne compte exclusivement de leur réalité matérielle, comme en donnent déjà des exemples le suivi des articles par codes-barres et toutes les recherches menées dans l'ordre de la traçabilité.

Dans les deux cas la maîtrise des usages, *la recherche usologique*, de la plus triviale (ou considérée comme telle, ex. : au moment de choisir l'article qui convient le mieux à nos usages personnels) à la plus honorée (arts, sciences et politique), serait libérée de stratégies *extérieures* (visant à s'intégrer au mieux sur le marché, à faire des économies monétaires) à l'objet même de la recherche. La falsification périodique des usages n'est plus contenue ou artificiellement accélérée par la concurrence commerciale. Elle pourrait avoir lieu, et combien plus librement, à l'initiative des usagers, dans les limites connues des ressources matérielles et humaines et de leur renouvelabilité.

3b. De quel autre environnement la recherche pourrait-elle faire usage ?

Toute recherche intègre la possibilité de falsifier, partiellement ou en totalité, les usages qu'on « a ». Cette possibilité est actuellement rognée aux deux bouts. Car la concurrence monétaire du Marché a des effets à la fois conservateurs, puisqu'il oblige à persévérer dans les usages qui rapportent le plus, et menaçants, du fait de l'obsolescence accélérée des produits et services dont on « a » ou « est » l'usage, et de celle des technologies, justifiée par « des progrès » favorables aux profits monétaires plus élevés. Sans doute peut-on considérer cette obsolescence comme une forme de falsification et donc croire aux vertus du Marché. Mais elle crée un système infalsifiable ! Ainsi le Marché impose-t-il partout sa dogmatique : celle de la Croissance, du salut par la croissance *monétaire*.²⁴

Que deviendrait la recherche dans un environnement qui cesserait de tout voir sous forme de marchandise ?

Elle en serait *matériellement* libérée. Il deviendrait possible de proposer un bien plus grand choix d'articles à l'essai, en ayant dès le départ le souci de l'environnement (on sait combien l'obligation de faire de la croissance a ralenti l'obtention d'accords comme ceux dits de Kyoto et entravent leur mise en application). Dans une perspective capitaliste, l'orientation de la production vers des produits matériellement « décroissants » (réalisant des économies d'énergie, de matière d'œuvre, de transports) s'accompagne nécessairement de profits monétaires. Elle ne peut aller sans choisir les solutions qui rapportent le plus et donc négligent des solutions moins rentables. Elle créera de nouvelles bulles spéculatives, dont

²⁴ Ce que les « partisans de la décroissance » ou « objecteurs de croissance » tardent à reconnaître et qui rend ce qu'ils « défendent » tributaire du marché. V. plus bas.

l'explosion périodique se traduira, comme les précédentes, par des pertes d'emplois et donc par la privation de l'accès produits et services via le salariat.

Le caractère *essologique* de la quête de reconnaissance des usagers, leur quête d'« être » et d'« avoir », la façon dont ils se situent par rapport à un idéal quelconque, sont aujourd'hui indexée sur la dépense, même quand ils se singularisent en refusant d'entrer dans ce jeu. Dans un environnement qui cesserait de tout faire dépendre de la croissance des profits et de la marchandisation généralisée, la recherche serait donc aussi *essologiquement* libérée. Abolir l'usage de la monnaie n'empêchera pas les usagers d'exister *comparativement*. Mais cette abolition leur permettrait d'échapper à des indexations qui ne devraient rien avoir à faire avec les buts poursuivis. Elle ferait droit, tout au contraire, à ce qu'ils ont de profondément gratuit. [revenir sur cette gratuité dans la discussion]

14

Toute existence se fait en recherche - « de l'amibe à Einstein », cf. Popper. Toute recherche entremêle des expérimentations théoriques et pratiques de ce qui se fait là, porteur du risque de toujours nouvelles occurrences. Elles se traduisent par de multiples prises de décisions.

En ce qui concerne les sociétés humaines, la maîtrise de ces décisions, nous venons de le voir, est aujourd'hui largement soumise à l'usage de l'argent. Cette soumission n'est toutefois qu'un cas de figure de *l'immaitrise générale des critères de décision*.

Au risque de répéter en partie ce que met en observation une usologie de la recherche, puisque toute recherche se traduit elle aussi par une suite de décisions, procédons à présent à une sommaire usologie des prises de décisions.

1. De quoi une décision quelconque fait-elle usage ?

Elle utilise, d'une manière qui ne se fait pas nécessairement « consciente », la notion d'un certain équilibre expérientiel, pour le rétablir ou établir un équilibre plus économique (en matériaux, travail, temps, opérations de rattrapage ou de justice), et dans l'espoir qu'il se fera plus serein.

Nous ne cessons de « rencontrer » ou d'aller à la rencontre d'identités, de façons de faire ou de se faire régulières - de reconnaître ou accompagner *des entreprises*. Reconnaître une entreprise est la condition préalable à toute prise de décision. Encore faut-il, pour que nos décisions aient un usage décisionnel, que cette reconnaissance engène sur une reprise en charge, mute d'entreprise constatée en opération personnellement ou collectivement assumée. Cette reprise en charge passe nécessairement par l'usage des moyens dont on dispose, et qui les teste, ou par l'usage de moyens qu'il est possible d'inventer. Elle passe tout aussi nécessairement par l'environnement dont ces moyens sont issus, qu'elle va là aussi tester, ou par la modification de cet environnement par l'introduction de nouveaux usages. Toute décision utilise donc des liaisons de cause à effet et tente de nouveaux effets en réutilisant des instruments habituels, en en cherchant de nouveaux ou en recourant à des recettes oubliés. Elle convoque donc les techniques ou stratégies disponibles à un certain moment dans un certain environnement, toutes plus ou moins liées, chez les deux-pattes, aux échanges monétaires et aux rapports d'autorité.

Elle s'autorise de « raisons » que nous proposons de décrire (théoriser) comme d'ordre interne ou externe.

Critères internes, quand il s'agit de *l'équilibre propre à l'expérience entreprise* : la décision se limite alors à des liaisons de cause à effet concrètes, dans l'enveloppe singulière du projet, qui vise avant tout à son accomplissement ou sa survie.²⁵

²⁵ L'idiosyncrasie dans tous ses usages.

C'est le cas des « décisions » prises par tout organisme vivant et qui assurent l'adaptation des espèces à leur milieu. C'est aussi celui de toutes les décisions que nous prenons pour perpétuer une situation, une entreprise, sans autre justification que celle de poursuivre son projet.

Ce « sans autre justification » se fait cependant tout théorique. La notion même que les usagers ont de leurs projets a *des effets de cohérence* à la fois essologiques et usologiques. Elle tend à faire exister leurs projets d'une manière extérieure (cohérence essologique) aux décisions prises en interne (cohérence usologique).²⁶

Critères externes, quand les raisons de faire, de chercher, d'accomplir, de survivre, de poursuivre une entreprise, sont soumises à la pression de croyances et de moyens *extérieurs à ce qui se fait là*.

C'est celui, nous venons de le voir, des raisons chrématistiques : vous avez « tout ce qu'il faut pour le faire », sauf l'argent pour acheter les matériaux, l'énergie, le travail, les transports, payer les lobbies, et des promesses de retour sur investissements assortis de profits. C'est le cas des interdits religieux ou de la mise en perspective de toute action dans le cadre l'obéissance à la divinité, du rachat des péchés, etc. C'est celui des symboles de force, de puissance, d'autonomie, de masculinité, de féminité..., qui orientent les choix plutôt vers ce qui est dressé que couché, vers telle couleur, vers la viande plutôt que les fruits, la vitesse plutôt que la lenteur. C'est le cas des références faites à des écoles de pensée ou à des auteurs avouables. C'est celui des décisions prises à la majorité, où l'intérêt de capitaliser des voix passe avant celui du projet et oblige à le modifier dans un sens « acceptable ».

C'est le cas des décisions prises dans le cadre de n'importe quel appareil de pouvoir, qui n'en fait précisément un que dans la mesure où il s'institue d'une manière *extérieure*, sous l'égide d'« il faut » divers et souvent contradictoires.

2. Dans quel environnement d'usages ?

Dans le cours habituel, les critères externes sont nombreux, souvent ignorés (par leur internalisation, intégration, introjection), et leur pression si forte qu'on a du mal à les penser comme tels. Les critères internes jouent bien sûr aussi, mais

notre environnement se constitue à partir d'usages qui poussent à la confusion entre critères internes et externes ou entérinent cette confusion.

L'ensemble des usages qui participent à cette confusion sont couramment désignés sous le nom d'idéologie. Le mot s'accorde bien avec la pénétration des « idées » - en clair : *des abstractions* - dans le plus intime de la contingence et de toutes les techniques ou stratégies qui visent à la dominer. Mais son usage même entérine la confusion et explique - *par l'idéologie* - ce qu'il faudrait expliquer, à savoir comment s'opère la confusion et comment elle opère à titre de paradigme : crée un environnement auto-reproductif.

L'explication nous semble devoir être cherchée dans ce qui constitue la source même de la confusion : dans le fait, signalé si-dessus, que notre attention aux choses fait plus que « prendre » acte *de*, à la façon d'une caisse enregistreuse. Elle *fait* acte *de*. Elle isole « ce qui se fait là ». Toute action, même la plus spontanée, comme celle de percevoir - qui n'a rien de passif ! - *s'expériencie* tout aussitôt comme *entreprise* et *extériorise* constamment « ce qui se fait là » comme *une entreprise* en quête d'un nom.

Dans un nuage nous *entreprenons* de voir un lion couché. Avec quelques galets nous *entreprenons* de les aligner ou superposer. Avec n'importe quoi placé n'importe comment, comme dans les modernes expositions, l'artiste n'a aucune peine à nous faire croire à une « installation ». Nous sommes capables avec n'importe quoi de *jouer* « l'entreprise que

²⁶ Cette extériorisation du projet semble faciliter le recours aux critères externes, v. plus bas.

c'est » - traduction ordinaire et malheureuse de « l'entreprise que ça fait » - et de la prendre ou reprendre en charge, avec un ensemble de règles assorties, tirées des données locales et remettant en chantier nos propres aptitudes.

En résumé ou pour le dire autrement, 1. *avant même* d'être située dans l'ensemble des entreprises possibles à un moment donné (*A quoi ça ressemble ? Qu'est-ce que suis en train de faire là ?*), avant de lui trouver une justification *extérieure*, l'entreprise prend forme, *elle existe*, nous « lui » attribuons une unité, un vouloir, nous « la » mettons à l'essai, nous vérifions, d'une manière toute ludique, « son » intérêt, nous « la » servons. A fortiori quand nous reprenons en charge un ensemble d'usages plus ou moins bien intégrés en institutions (comme la famille, l'Etat, l'éducation, etc.). 2. dans les régularités que nous constatons, les entreprises que nous reprenons en charge, nous interprétons à tort comme intrinsèques des usages greffés pour faciliter leur économie (leur idiosyncrasie) : des usages qui la phagocytent et deviennent des économies à part entière. Ainsi l'économie du religieux, avec ses dogmes, ses prêtres et ses pompes, pénètre-t-elle les espérances et angoisses qui accompagnent l'entreprise « vivre ». Nous ne pouvons plus penser l'entreprise « faire société » autrement qu'à travers la nécessité de faire des profits monétaires, la propriété, le salariat, ou certaines façons de décider qui tendent à s'autonomiser et entretiennent de multiples luttes, comme entre l'Eglise et le Roi, entre le législatif, l'exécutif et le judiciaire, entre l'administration, l'expertise et le suffrage universel.

3a. De quoi d'autre les décisions peuvent-elles faire usage ?

« L'autre » peut surgir à tout moment de la reconnaissance ou théorisation d'une régularité. Nombre de régularités nous saisissent sans conséquence immédiate. Leur reconnaissance comme *entreprise* reste floue, en réserve. Elle ne se fait pas *décisive* au sens de *pouvant* ou *devant s'accompagner*, poursuivre, exploiter.

La reconnaissance d'une régularité peut faire usage de (utiliser) différents modes (ou façons d'utiliser), qui vont de l'intuition à la preuve scientifique. Mais ces modes peuvent changer, et des rencontres sans conséquence, des « curiosités », comme les étincelles produites par certains frottements, devenir l'objet de techniques et sciences rigoureuses.

Les décisions que nous prenons dans le cadre des usages établis n'ont rien de mécanique et aussi mécaniques « soient »-elles²⁷, elles *expérimentent* (testent) ce que le mécanique a d'assuré. Avant de nous orienter dans telle direction, avant de décider de cette direction, des hésitations sont possibles, un certain recul, et quand nous nous rendons compte « qu'il n'y a vraiment que ça à faire », accepter de le faire s'accompagne souvent d'un sentiment plus ou moins humiliant d'obligation, vite masqué par un recours au respect de principes extérieurs, que « les autres », qui multiplie à l'infini la possibilité d'*autrement faire*, ne respectent pas tous de la même manière. [dvlp : « si tout le monde en faisait autant »]

Nombre d'usagers se sécurisent le plus vite possible en situant leur choix dans un environnement de principes, mais même quand ils « marchent » à la justification externe (internalisent à fond des obligations ou principes extérieur à leur action) ils ne sont pas sans tester ce qu'elle a de si assuré, et ce n'est donc que dans des conditions extrêmes qu'ils acceptent, de nos jours et dans nos sociétés occidentales, de s'y sacrifier.

L'usage d'une nouvelle technique peut « tout » changer, dans le quotidien le plus matériel comme dans la représentation que nous avons des personnes et des choses. On l'a constaté avec l'introduction des mathématiques, de la machine à vapeur, de l'enseignement aux filles, de la pilule, de la montée en puissance de l'idée de l'égalité des droits. On le constatera un jour avec l'introduction de la comptabilité exclusivement matière, prélude à l'abolition du salariat et d'autres conditions présentées comme « essentielles ».

²⁷ Se *fassent*-elles, puissent se *faire qualifier* de « mécaniques ».

Par ailleurs, combien de « décisions » prenons-nous sans jamais les reconnaître ? Et quand nous prenons une décision d'une manière pour ainsi dire officielle, en maîtres ou en officiants, sommes-nous bien sûrs de ne pas décider de tout autre chose ?²⁸

3b. Dans quel autre environnement ?

Nos décisions n'en feraient pas si tout était décidé d'avance. Elles n'en font justement que parce que « tout » ne l'est pas et qu'il reste toujours de l'espace au décidable²⁹. Elles sont environnées par ce qu'il est possible de théoriser comme *une indécidabilité générale*, et les affirmations les plus carrées, la défense de « causes », en offrent une confirmation paradoxale : elles suppléent à cette indécidabilité par des systèmes de décisions assurées, des entreprises de justification tous azimuts.

Observons au passage que toute décision avouée ou avouable opère à la façon d'un récit, qui ne raconte que du racontable, dont nous pourrions faire usage tout autrement, dans un environnement de « racontabilité » au changement autant qu'à la confirmation duquel chaque nouveau récit collabore. Ce qui n'empêche nullement et favorise que des orientations soient prises ou se prennent, à nos su et insu.

Certaines confirment les usages établis, d'autres en libèrent. Dans les deux cas, l'usage des critères internes ou externes importe.

Toute libération semble en effet correspondre au rejet, plus ou moins douloureux, des critères externes. Il fallait autrefois - et dans certains pays encore - se déterminer en accord avec la volonté de Dieu. Les relations entre genres sont depuis quelque temps déjà en voie de libération des « il faut » du patriarcat, de la dépendance des femmes, des aléas de la fécondation. « Etre » d'une classe, d'une race, d'une nation ou d'un âge n'empêche plus de se parler.

D'autres relations se construisent, qui tirent parti de données nouvelles, dont la nouveauté est exploitée, sans y faire nécessairement référence, et dont la construction obéit aux critères *internes* de possibilités ou potentialités spontanément utilisées. Pour parer à leur subversion, potentielle ou déjà réelle, l'ordre établi fait constamment appel à de nouveaux critères *extérieurs* et les affirme d'autant plus fort qu'il commence à chavirer.

15

Les nouveaux usages ou la réorganisation des usages en cours s'introduisent le plus souvent dans l'enveloppe générale des usages d'une manière subreptice. Ils ont pour ainsi dire des complices dans la place ou y s'y pratiquent déjà sous une forme proche ou inachevée.

Le servage, la féodalité, ont existé avant qu'on les nomme. Nous sommes entrés en régime chrématistique et en économie de marché mondiale sans le savoir. Le nouvel ordre s'instaure en silence, en adaptant les occasions aux moyens et réciproquement. Des propensions³⁰ se créent, qui deviennent vitales : comment ne pas en appeler ou obéir à des forces supérieures, comment vivre sans argent, comment produire sans acheter ni vendre... Les pratiques se distinguent, engendrent des spécialistes. Erigées en principes transcendants, elles ne sont plus soumises aux conditions de l'expérience mais au contraire la conditionnent. Elle mutent en expérimentations autonomes et se répandent dans *le corps expérientiel*, social, intellectuel, émotionnel, comme les métastases d'un cancer. Leur *essologisation* saisit les usagers, les mécanise et débouche sur une « maîtrise » toute verbale, qui plaque un devoir être ou devoir faire sur n'importe quoi et le contraire.

²⁸ Rengaine des années 60 : nous faisons l'histoire mais ne savons pas laquelle.

²⁹ Comme le montre l'application de la méthode d'observation que nous utilisons ici.

³⁰ Le vocable permet une approche plus sensible, et risquant moins d'« essentialiser » que celui de paradigme. Cf Karl Popper : **Un univers de propension**, Ed. de l'Éclat.

Distinguer l'usologie épistémologique et l'usologie politique³¹ esquisse les conditions d'une sortie de l'essologisme. La maîtrise usologique se cherche au croisement de ces deux axes. L'usologie qui suit la décrit sous deux formes : spontanée et savante.

1. De quoi la maîtrise usologique fait-elle usage ?

Spontanément, l'usager s'interroge sur des façons de faire pour ainsi dire légales mais qui n'aboutissent pas aux résultats escomptés ou qui exigent sans cesse de nouvelles corrections. En termes savants, la maîtrise usologique fait usage, en tout premier lieu, **d'une méthode d'observation qui s'en tient exclusivement à ce que fait ou qui se fait « dans » l'X qui, par hypothèse³², « se » fait là, dans sa singularité et son environnement.** La réponse est ici la même que celle qu'on peut donner aux conditions de la maîtrise scientifique : seules des manières de faire ou usages se font vérifiables. Ces usages n'ont rien de mécanique : ils adaptent et s'adaptent, assimilent et s'accommodent, et du hasard se glisse dans leur nécessité. Par ailleurs, la façon même dont on les objective ne fait et ne fera jamais qu'une « façon » qui peut un jour être contredite, « s'avérer fausse », ou, pire, bloquer la recherche dans le domaine considéré.

Si donc plusieurs méthodes de mise en observation usologique - s'en tenant à des usages et rien d'autre - peuvent être proposées, toutes prendront en compte que ce qu'X utilise pour « exister » et son environnement ne cessent de *changer*, et que la façon dont on le *fait exister* elle aussi peut changer. La méthode ici appliquée, avec ses deux entrées objectives et conjecturales semble satisfaire ces deux critères. La qualifier ou qualifier ces critères d'*usologiques* précise ce qu'on entend par *scientifique*.

2. Dans quel environnement d'usages ?

Dans son expérience quotidienne, l'usager « chapeaute » continuellement ses projets de motifs qui les intègrent dans un consentement général, admis ou à venir. Le second article d'une maîtrise usologique « savante » **considère l'usologie, discours sur les manières de faire ou de se faire, et l'essologie, discours sur les manières d'être, comme faisant ensemble**, un ensemble où l'usologie ne cesse de *dé-faire* l'essologie, de détricoter ses attendus et produits abstraits. Notre environnement est *marqué et remarqué* en surface (par les mots) et en profondeur (les institutions) par une *intelligence* (une logique) qui qualifie, classe, *fait être*, que ce soit pour répartir les articles sur différents rayons, les usagers dans des moments (scolaires, professionnels...), les opinions et théories dans des partis ou principes généraux, ou nos affects dans différents « traits » physiques ou de caractère (j'aime « les »). Des dérives comme le racisme, la xénophobie, le sexisme, ne nous apparaissent comme telles qu'à partir du moment où l'incontournable violence logique du faire être, de l'intelligence essologique, détermine une violence physique ou institutionnelle insupportable. Bien d'autres ont lieu, dont leurs usagers s'honorent, comme celle de se glorifier de ce qu'on « est », ou la recherche d'une singularité qui vaudrait a priori reconnaissance.

Impossible de ne pas *nommer*, de ne pas *dire*, *classer*. La maîtrise usologique assume cette façon de *faire être* tout en s'en distanciant comme relevant *de l'usage* fait *de*. Rien que de parler de cette maîtrise assume l'obligation de la désigner et donc de la distinguer de l'entreprise générale qui consiste à faire être, accorder « de l'être » à toute chose, principe ou

³¹ La première, rappelons-le, recentre l'attention sur les seules « choses » qu'on puisse observer d'une manière contradictoire - des façons de faire ou de se faire, des usages *de*, tels qu'on peut les observer dans les domaines physique, biologique, éthologique. La seconde s'intéresse aux différents usages que les sociétés *font* de leurs conditions matérielles, à la façon dont elles transforment les besoins de base en usages dont les mutations, l'histoire, peuvent toujours être remis en cause.

³² Aucun arrêt sur X ne peut avoir lieu sans « le » nommer, « le » singulariser et « lui » attribuer un certain environnement. En usologie, cet arrêt ne fait qu'une hypothèse de travail.

personne. Les débats qu'elle soulève sont (se font) et seront à l'avenir marqués par cette *situation*. Elle ne peut se faire « maîtrise » qu'en se situant comme manière de faire parmi d'autres et, en tant que *faisant usage*, comme **ne pouvant garantir ce dont elle fait vérité au-delà de ce dont cette vérité fait usage dans un certain environnement**.

3 a. De quoi d'autre la maîtrise usologique peut-elle faire usage ?

Dans son expérientiation courante, l'usager s'interroge continuellement sur la capacité qu'il a de reproduire du même, ou si ce qui se présente se fait bien le même. La question du « même » est au cœur de sa maîtrise des choses - de leur bon ou mauvais usage au sens actuel et futur - de son efficacité, son utilité : de sa capacité à desserrer les contraintes.

Le troisième article d'une maîtrise usologique « savante » englobe les deux précédents. Il tient à son paradoxal enracinement dans *l'autrement faire*. **La maîtrise usologique n'en fait une qu'à condition de prendre en charge que tout ce qui se présente comme étant *se fait* et ne se poursuit qu'au risque de *se faire autrement*.**

Cet enracinement dans l'autrement-faire résulte, on l'aura compris, du fait que ce qu'elle met en observation ne peut donner lieu qu'à des conclusions provisoires. Faut-il préciser qu'en toute logique usologique (en fonction des critères internes à l'usologie), cet enracinement ne doit pas être traité comme « naturel » mais « par construction » ?

3 b. Dans quel autre environnement ?

La recherche de *la vérité*, la construction de systèmes, l'accord avec « *la nature des choses* », *la volonté de Dieu*, l'Être ou la nature, entrent en résonance avec un environnement institutionnel construits d'une manière pyramidale, avec parfois plusieurs sommets luttant de hauteur, correspondant à la domination des prêtres, des princes, des philosophes, des savants. Ils éclatent aujourd'hui en tous sens, dans un environnement où la survie des usagers et celle même de la recherche dépendent de la croissance des profits monétaires et des majorités parlementaires fluctuantes au service de cette croissance.

La mise en observation des usages, objective et conjecturale, se pratique déjà couramment, reconnaissons-le, dans les bureaux d'étude, les états-majors des partis, dans les arts, lettres et laboratoires. Même en désordre et sans être connue comme telle, elle renouvelle les approches et permet de surclasser les autres entrepreneurs en produits matériels ou discours. Dans un environnement façonné par l'intelligence chrématistique, ses applications techniques, scientifiques et politiques ravinent toujours plus profondément les pentes offertes aux profits monétaires. Pour modérer leurs ravages, on n'a encore rien trouvé d'autre que la promotion d'usages « éthiques » dont l'extériorité s'avère impuissante ou qui ne peuvent être internalisés qu'à une échelle réduite, sous la forme de « bonnes actions » dont l'exemplarité gratifie leurs usagers et leur épargne de penser à une sortie du modèle économique dont leurs « alternatives » mêmes sont parties prenantes.

Apparaît ainsi que si l'approche proprement usologique (se concentrant sur les usages faits de) est une condition nécessaire de la maîtrise des usages, elle ne saurait suffire. On peut cependant aujourd'hui sans rêver imaginer faire de l'usologie dans un environnement tout autre.

Les limites de l'économie de marché étant atteintes, de plus en plus d'usagers reculent en effet devant leur propre sacrifice et celui de la planète à la théologie de la croissance des profits monétaires. Ils commencent à comprendre que l'obligation de faire des profits, *extérieure* aux capacités de l'outil de production, mais devenue condition *sine qua non* de leur emploi, et donc internalisée, retourne contre eux et la planète l'outil monétaire et interdit de le maîtriser, dans son évolution comme ses effets. Une insurrection générale contre cette dérive devient possible, car un autre environnement est désormais envisageable, où les profits et l'argent seraient abolis et où la vie des usagers - leur *recherche* sous toutes ses

formes - ne serait plus commandée par l'argent qu'il faut *avoir* et permet d'*être*, au sens où il assure la survie, matérielle et symbolique.

Dans cet environnement l'approche usologique serait facilitée, de plus en plus *spontanément déterminante* - et dés-essologisante - en accord avec ce que les usagers ont de tout temps recherché : une maîtrise de leurs usages où l'inventivité et le don, libérés des obligations et sanctions extérieures à leur expérimentation, soient vécus, sinon en toute gratuité, tout au moins en approchent.

*

Résumé :

De notre usage du monde et de ses transformations, quelle maîtrise avons-nous, quelle maîtrise pouvons-nous avoir ?

Cette maîtrise opère sur deux axes.

Sur l'axe épistémologique, observationnel et conjectural (de quoi X fait-il usage, dans quel environnement, de quoi d'autre peut-il faire usage, dans quel autre environnement), elle est toujours à chercher, au sens non pas où « il faut » la chercher mais où nous ne cessons et ne cesserons jamais de la chercher, en ramenant toute chose à des usages faits de.

Au cours de cette recherche, la phase essologique (qui en appelle à la nécessité de ce qui se fait là et l'appuie sur des principes extérieurs) et la phase usologique (considérer ce qu'on dit « être » ou le projet lui-même comme des façons de faire et rien d'autre, anticiper sur d'autres usages et un autre environnement) alternent ou se prolongent.

La phase essologique tend à une mécanisation où la maîtrise de leurs usages échappe aux usagers : ils en deviennent les exécutants, elle pense pour eux, elle les pense. La phase usologique introduit des « faut-il », « faut-il vraiment ? » qui doutent de la raison et de la durabilité des « il faut » en prenant appui sur les conditions internes de l'expérimentation en cours. Elle n'épargne cependant pas le risque d'un retour à l'immaîtrise précédente.

La maîtrise des usages ne peut en faire une qu'à condition de prendre en compte la coexistence des deux phases. L'une, « dogmatisante » plutôt que « dogmatique », faisant usage de méthodes de lecture du « réel » qui le traitent donc selon certaines idées directrices, distinguent des ressemblances et différences - créent des oppositions, comme ce résumé donne un exemple. L'autre pragmatique, par expérimentation de ces méthodes, qui en sonde l'efficacité et leur façon d'engendrer un « monde » de choses, d'actes, de personnes, artificiellement donnés comme étant. La systématique essologique constitue, certes, une forme de maîtrise : elle met de l'ordre dans la diversité. Mais cette façon même de l'ordonner nous met à ses ordres et le maître devient esclave de sa maîtrise : il joue un monde dont les règles morales, économiques, politiques, finissent par lui échapper.

Sur l'axe politique, la maîtrise de nos usages ne peut en faire une sans la capacité de réviser en permanence les « données » abstraitement construites, qui font réalité de ces abstractions, les rendent explicatives et se projettent en réalités de terrain. La démocratie offre quelques ouvertures en ce sens, mais son application demeure encore à ce jour partout asservie aux usages chrématistiques.

Que deviendraient « penser », « aimer », « vouloir » - et la planète elle-même - dans une société qui aurait aboli les profits monétaires et jusqu'à la monnaie ?

Poser la question explique pourquoi notre réflexion se poursuit dans le cadre de l'usologie politique et d'une politique « usologiste ».

❏